



« BONJOUR DANIEL, C'EST FRANÇOIS. Je peux passer vous voir demain en fin d'après-midi ?

– Avec grand plaisir, François, à quelle heure voulez-vous ?

– 18 heures ?

– 18 heures, parfait, François...

– Je vous apporte des fromages ?

– Ça me ferait très plaisir, François, j'ai tout mangé. Je vous embrasse très fort. À demain, François. »

La voix allègre, heureux de cette perspective qui va combler les heures, il raccroche.

Grimper en fin d'après-midi dans le minibus de Montmartre à l'angle du boulevard et de la rue des Martyrs, c'est déjà quitter Paris. Dans une atmosphère embrumée, les vieux de la Butte remontent chez eux, graves et pensifs, leurs paniers pleins de provisions. Spécialiste des démarrages en côte, le minibus crapahute à pic,

slalome et se contorsionne dans le dédale des petites rues. Arrêt au Bateau-Lavoir. Daniel y avait vécu dans l'atelier de Max Jacob, si légitime dans la lignée de princes de ce palais de la Bohème. Mais l'atelier avait pris feu et on avait relégué Daniel à l'ombre du Sacré-Cœur.

Je déploie les œillères pour tracer dans les ruelles à poulbots, touristes, et oublier les croûtes de la place du Tertre. Et c'est à chaque fois une délivrance de déboucher sur la vaste ouverture de la rue Saint-Éleuthère, la vue sur Paris minuscule, et partout le ciel. Revigorant comme un coup de brise marine. Daniel habite là, dans ce bout de chaussée qui dégringole dans le vide et le ciel. Depuis une semaine, depuis sa mort, la lumière orangée qui la nuit éclaire le plus haut clocheton du Sacré-Cœur est désormais, pour toujours, une veilleuse à son âme.

J'ai tout de suite retenu 1478, comme si son code était l'année d'une bataille ou d'un sacre, mémorisé depuis l'enfance. Je pénètre dans la fraîcheur de cet immeuble du vieux Montmartre. « Frapper fort » est écrit sur sa carte de visite punaisée sur la porte.

Je tape trois coups. Daniel apparaît, très droit mais un peu chancelant, le sourire littéralement jusqu'aux oreilles, le regard pétillant, si réjoui. Bref moment suspendu : alors

que je suis encore dehors, il savoure ce premier instant de la visite, qui l'arrache au plus grand mal, la solitude. Moi, je suis sous le coup de sa présence. De l'ampoule qui pendouille du plafond, son visage fabuleux attrape toute la lumière. Apparition qui me renvoie à ma première vision de Daniel, station Lamarck-Caulaincourt. De dos, vêtu de noir, sa présence annulant toutes les autres, il s'engouffrait dans un couloir. Je n'avais vu Daniel qu'au cinéma, incarnant la lubricité pour Fellini, souvenir lointain, mais j'ai instantanément identifié sa silhouette. Il filait dans ce sous-sol comme dans les caves d'un château fort, archétype qui hante l'inconscient, spectre qui traverse le temps. Être qui serait aussi une idée.

Je ne sais pas vraiment où, à l'extrémité de mes joues, dans une zone entre mon visage et mon cou que je n'ai jamais le temps d'identifier, tant je suis saisi, déconcerté et un peu dégoûté, il applique deux baisers très humides. Intentionnellement très humides, il n'y a pas de doute. Pendant cette ultime année où j'ai connu Daniel, j'ai multiplié les stratagèmes pour les éviter, mais il l'a toujours emporté. J'ai tenté un furtif « joue-à-joue » en ne présentant que l'os de ma pommette et en tirant autant que possible le cou en arrière, j'ai tenté le baiser crash, le

fragment-de-seconde, et j'ai tout aussi lamentablement échoué au baiser en épingle à cheveux... Il avait prévu toutes les parades et il appliquait à l'arrivée et au départ ses deux sceaux.

Ces baisers sont la dernière attache avec la peau des autres. La dernière caresse. C'est au prix d'un rude combat que l'homme de plaisir a fait son deuil de la volupté.

« Où voulez-vous qu'on se tienne aujourd'hui ? Ici ou là ? Là ? Allez-y, François. »

Une feuille de liège tapisse entièrement une cellule de moine qui s'ouvre sur une jungle de roses.

« Vous avez trop chaud ? Voulez-vous que je baisse le chauffage ? »

Daniel vit dans un dénuement de fakir frileux. Sa chambre, son bureau, son salon tiennent dans cette pièce au calme impressionnant. Toute une vie n'aura déposé que si peu de choses... Pas de photos, pas de souvenirs, aucun leurre. Seule, la petite statue d'une grenouille en plein swing de golf s'est invitée là. Admise sans doute parce qu'il se trouve une ressemblance avec les batraciens. Un lit à une place, toujours impeccablement fait, recouvert d'un beau tapis. Des disques de grande musique posés par terre.

« Vous savez, François, je peux partir demain avec juste une valise. » Élégant dans son rythme, son verbe s'enroule en amples rubans de phrases. Diction d'acteur, diction particulière d'expatrié. De séducteur. Mots caressants et destinés.

« Ça ne vous ennuie pas si je fume, François ? » Il tire sur ses suaves Dunhill longues et rouges.

Cette pièce n'admet que le face-à-face. Entre Daniel et lui-même – interminable face-à-face –, entre Daniel et l'invité. Qui oserait s'asseoir à côté de lui sur le minuscule canapé noir ? Il ne reste qu'un fauteuil assorti, planté face à lui. L'hypothétique troisième invité devrait se contenter d'une chaise raide.

« Vous voulez un whisky, François ? De l'eau c'est tout ? Non non, François, ne bougez pas, je vais chercher un verre d'eau, mangez un petit gâteau, ou du chocolat. » Il revient de la cuisine avec un verre à la propreté approximative. Il reste debout, si élégant dans son pantalon et son pull crème. Les phrases sont rythmées par d'abondants mouvements de bras et de mains.

« Je suis très en forme aujourd'hui. D'abord parce que vous êtes là. Ensuite parce que j'ai inventé un haïku très beau pour Frédéric, qui dit – je vais essayer de le traduire